

Mythologie

Mythologie gréco-romaine

La mythologie grecque — qui sera reprise par les Romains, et dont certains passages font penser à la Bible (l'apparition de l'homme, l'âge d'or, le déluge...) — reste bien vivante de nos jours. Elle se transmet au travers d'expressions ou de mots fréquemment employés et fait partie de nos références artistiques et littéraires les plus courantes.

Les mythes gréco-romains expliquent l'univers, ses origines, son devenir. Ils constituent à la fois une cosmogonie et une théogonie, les dieux ayant une fonction symbolique importante. Mais ils mettent aussi en scène des figures variées : héros légendaires, demi-dieux, divinités de rang inférieur et autres personnages aux pouvoirs surhumains dont on retrouvera la trace dans de nombreux contes modernes.

Les divers récits qui constituent ce qu'il est convenu d'appeler la « mythologie » comportent de multiples variantes. Élaborées au cours des siècles, certaines versions se contredisent, d'autres restent lacunaires, toutes se condensent autour de grandes figures dont le seul nom suffit à faire surgir une multitude d'images emblématiques.

Lors de la mise en place des éléments originels, des forces encore proches du chaos primitif se livrent de fabuleux combats. Grâce à leur intelligence et à leur ruse, ou parce qu'ils sont aidés par d'autres entités, certains dieux parviennent à triompher de situations particulièrement cruelles. Après qu'ils seront sortis vainqueurs de la Titanomachie et de la Gigantomachie, ces dieux — les « Olympiens » — pourront enfin apparaître comme les garants d'un monde juste, organisé et harmonieux, à condition que l'homme accepte de se soumettre aux lois qui le régissent. En ce sens, la vénération religieuse est inséparable d'un hommage rendu à la vie.

Le panthéon ainsi réuni sur les cimes embrumées de l'Olympe est calqué, il est vrai, sur la société grecque. Les douze dieux principaux forment une famille élargie et connaît, quelle que soit la hauteur de ses préoccupations, les mêmes tourments que les mortels. Tour à tour

vindictifs, violents, jaloux, ils abusent bien souvent de leur pouvoir. Parfois même ils prêtent à rire. Mais ils savent se montrer protecteurs, et s'ils châtient durement les criminels, ils récompensent aussi la vertu et la piété. Ces figures tutélaires jouent dans notre imaginaire un rôle de premier plan. La culture contemporaine, même lorsqu'elle les réinterprète sur un mode purement ironique, est loin d'en avoir affaibli la portée.

Les Préolympiens

Dans cette partie, le classement des figures mythiques suit l'ordre chronologique des événements imaginaires auxquels elles sont associées. S'il y a lieu, le nom grec est accompagné de son équivalent latin.

Gaia et Ouranos

“ Gaia enfanta d'abord un être égal à elle-même, capable de la couvrir tout entière, Ouranos, qui devait offrir aux dieux bienheureux une assise sûre à jamais. ”

(Hésiode, *La Théogonie*, v. 126-128)

- Hésiode, *La Théogonie*, v. 126-211
Pseudo-Apollodore, *La Bibliothèque*, I, 1-5
- Avant que le monde s'organise, existe la Terre Gaia, fille de la Nuit originelle. Certains auteurs lui donnent pour frère le Ciel Ouranos ; d'autres prétendent qu'elle le conçut sans l'intervention d'aucun principe masculin. Ouranos couvre la Terre : il la féconde sans qu'aucun espace les sépare, de sorte que leurs enfants sont condamnés à rester dans le sein de leur mère. Ce sont les Titans (Océan, Cœos, Crios, Hypérion, Japet, Cronos) et leurs sœurs les Titanides (Théia, Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phœbé, Téthys), ainsi que trois Cyclopes (dotés d'un œil unique au milieu du front) et trois Hécatonchires (monstres à cent mains et cinquante têtes). Pour se dégager de l'étreinte d'Ouranos, Gaia demande l'aide de ses enfants. Tous se dérobent sauf le plus jeune des Titans, Cronos. Armé par Gaia d'une faucille, il coupe le sexe de son père et le jette dans la mer. Ouranos se rétracte aussitôt, laissant entre la Terre et lui un espace où leur progéniture peut enfin se déployer. Cependant, quelques gouttes du sang ouranien se sont répandues comme une rosée sur l'écume des flots et ont donné naissance à Aphrodite. D'autres sont tombées sur la Terre, qu'elles ont

fécondée. Ainsi naissent les Érinyes (divinités de la vengeance), les Géants (qui engageront la bataille contre les Titans) et les nymphes méliennes (habitant les arbres). Leur apparition annonce que le règne de Cronos devra un jour prendre fin.

- La castration paternelle opérée par Cronos est doublement fondatrice. Non seulement elle met fin à la monstrueuse fécondité d'Ouranos, mais, en le contraignant à se retirer dans la partie la plus élevée du Ciel, elle permet à l'espace de se constituer. Sur la Terre devenue habitable vivront les enfants que Gaia retenait dans ses flancs. Le Ciel lui-même se peuplera bientôt de la descendance d'Ouranos, composée de divinités qui symbolisent les phénomènes météorologiques. Il s'agit d'Hélios (le Soleil), de Séléné (la Lune) et d'Éos (l'Aurore), nés du Titan Hypérion et de sa sœur Théia, et des vents Zéphyr, Borée et Notos, fils d'Éos. Il s'agit aussi des Cyclopes Brontès, Stéropès et Argès, dont le nom évoque respectivement le tonnerre, l'éclair et la foudre. On voit comment, par le biais de ces multiples personnifications, le récit mythologique rejoint la transposition allégorique.
- Le couple initial du Ciel et de la Terre se retrouve dans plusieurs mythologies indo-européennes. Il est mentionné dans la première phrase de la Genèse : « Au commencement, Dieu créa le Ciel et la Terre. » Mais le récit d'Hésiode conte la naissance et non la création du monde : dans la mythologie grecque, aucun dieu ne préexiste à la formation de l'univers.

Cronos et Rhéa • Saturne, Cybèle

“ *Le grand Cronos aux pensers fourbes.* ”

(Hésiode, *La Théogonie*, v. 168)

- Hésiode, *La Théogonie*, v. 126-211 et 453-507
Pseudo-Apollodore, *La Bibliothèque*, I, 1-5
- Fils de Gaia et d'Ouranos, le Titan Cronos est issu de la première génération divine. Quand Gaia, décidée de se venger de son époux, implore ses enfants, il est le seul à répondre à son appel : il tranche le sexe de son père qui, sous l'effet de la douleur, se réfugie dans la partie la plus élevée du Ciel, ce qui permet à sa descendance de venir au monde.
Cronos s'unit à sa sœur Rhéa, dont il a trois filles (Hestia, Déméter, Héra) et deux fils (Hadès, Poséidon). Mais, prévenu qu'à son tour, il

risque d'être un jour détrôné par un de ses enfants, il les dévore à l'instant même de leur naissance. Quand Rhéa est enceinte pour la sixième fois, elle décide donc d'accoucher en secret, dissimule son enfant et présente à Cronos une pierre emmaillotée dans des langes. Il l'avale aussitôt. Elle sauve ainsi son dernier-né, Zeus.

Celui-ci grandit en Crète. Parvenu à l'âge adulte, il réussit, grâce à une drogue fournie par Métis, déesse de la Ruse, à faire vomir à Cronos les enfants qu'il avait engloutis. Puis, grâce à leur aide et à celle des Cyclopes et des Hécatonchires, il détrône Cronos et les Titans, qu'il précipite dans le Tartare. Ce combat porte le nom de Titanomachie (lutte contre les Titans). Plus tard, réconcilié avec Zeus, Cronos aurait pris place dans l'île des Bienheureux.

Cronos a été identifié au dieu latin Saturne. Chassé par Zeus, il aurait fondé dans le Latium la ville de Saturnia et enseigné l'agriculture aux hommes. On situe sous le règne de Cronos ou de Saturne le fameux âge d'or marqué par la paix et l'opulence.

Gaia, Rhéa, Cybèle

Rhéa est souvent identifiée à Gaia, sa mère. Toutes deux jouent un rôle comparable en préparant le triomphe de leur fils sur leur époux. Parfois, Rhéa est également assimilée à la déesse Cybèle, honorée en Phrygie comme la mère de tous les dieux, que l'on représente souvent sur un char traîné par des lions. Une imposante statue de ce groupe, exécutée au XVIII^e siècle, orne la fontaine de la plaza de Cibeles, à Madrid.

De Cronos à Chronos

L'étymologie du nom de Cronos est incertaine. De manière fantaisiste, Socrate (*Cratyle*, 396b) le fait venir des deux mots *koros* (« netteté ») et *nous* (« esprit »). Mais il semble plutôt issu d'une racine signifiant « couper », ce que confirme l'épithète associée, dans *L'Iliade* ou *La Théogonie*, au nom du dieu : « à la pensée torse, courbe ». Quoi qu'il en soit, ce n'est que tardivement qu'il a été confondu avec le mot *chronos*, qui désigne le temps. L'allégorie se construit facilement : le temps, comme Cronos, dévore ce qu'il a mis au monde, et la faux est un attribut qui lui sied parfaitement. À l'époque moderne, les artistes lui ont adjoint un sablier.

- En 1819, Goya orna les murs de la maison qu'il venait d'acheter près de Madrid de peintures à l'huile désignées aujourd'hui sous le nom de « peintures noires ». L'une d'elles reprend un sujet jadis traité par

le sculpteur Pierre Franqueville (1615) et par Rubens (1637) : *Saturne dévorant un de ses fils*. Goya représente le dieu hirsute, ses yeux exorbités exprimant une sauvagerie bestiale. A-t-il voulu symboliser le temps, la Révolution française ou l'artiste condamné à se nourrir de ce qu'il a produit ?

« Sous le signe Saturne »

Les alchimistes ont donné le nom de Saturne à celle qu'ils appelaient la « planète froide », comme ils ont associé à Saturne le « métal froid », c'est-à-dire le plomb. C'est pourquoi le terme de *saturnisme* désigne les intoxications au plomb.

L'adjectif *saturnien*, qui signifie « triste, sombre, mélancolique », s'oppose à *jovial*, « joyeux », qui dérive du nom de Jupiter. Il connaît une fortune particulière à la fin du XIX^e siècle. En 1866, dans le premier des *Poèmes saturniens*, Verlaine explique ainsi le sens qu'il lui prête :

« Or ceux-là qui sont nés sous le signe SATURNE,
Fauve planète, chère aux nécromanciens,
Ont entre tous, d'après les grimoires anciens,
Bonne part de malheurs et bonne part de bile. »

11

Prométhée

“ *Donc le poète est vraiment voleur de feu.* ”

(Rimbaud, *Lettre à Paul Demeny*, 15 mai 1871)

- Hésiode, *La Théogonie*, v. 508-616 ; *Les Travaux et les Jours*, v. 50 et suivants
Eschyle, *Prométhée enchaîné*
Platon, *Protagoras*, 320d-321e
Ovide, *Les Métamorphoses*, I, v. 82 et suivants
Pseudo-Apollodore, *La Bibliothèque*, I, 2
Juvénal, *Satires*, XIV, v. 35
- Prométhée est le fils du Titan Japet, comme Zeus, qui n'est autre que son cousin, est le fils du Titan Cronos. Hésiode raconte comment, par amitié pour les hommes, Prométhée encourut la colère de Zeus. Lors d'un sacrifice, il sépara en deux parties les restes d'un bœuf, plaçant d'un côté les os recouverts de graisse et, de l'autre, sous la peau de l'animal, la viande et les abats. Zeus n'aurait qu'à choisir sa

part ; l'autre reviendrait aux hommes. Prométhée, qui avait donné au premier lot une belle apparence, espérait que Zeus ferait le mauvais choix, laissant aux hommes la viande savoureuse de l'animal. Furieux de voir qu'on voulait le berner, Zeus décida de ne plus envoyer de foudre aux mortels, qui se virent ainsi privés de l'usage du feu.

Pour la seconde fois, Prométhée intervint en faveur des hommes. Il déroba le feu divin et le leur apporta, caché dans une tige de fenouil. Pour châtier Prométhée, Zeus le livra, enchaîné en haut du Caucase, à un aigle qui dévorait éternellement son foie. Quant aux hommes, il s'en vengea autrement. Il fit créer par les dieux la première femme, Pandore, qu'il envoya sur terre. Séduit par sa beauté, Épiméthée l'épousa, oubliant que son frère, Prométhée, lui avait recommandé de ne jamais accepter de cadeau de Zeus. Pandore apportait avec elle une jarre, qui contenait tous les malheurs et devait, pour cette raison, rester toujours fermée. Poussée par la curiosité, elle ne put s'empêcher d'en soulever le couvercle. Les maux déferlèrent alors sur l'humanité. L'espérance restait au fond de la jarre : ce fut la seule consolation laissée aux humains désormais exposés à toutes les maladies et condamnés à travailler pour assurer leur survie.

Dans *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, première pièce d'une trilogie dont les deux derniers volets ont été perdus, le héros entravé rappelle les bienfaits qu'il apporta aux hommes : « Tous les arts ont été révélés aux vivants par Prométhée » (v. 506). Au terme de la trilogie, Zeus lui accordait son pardon.

Une version encore différente du mythe est placée par Platon dans la bouche du sophiste Protagoras. Selon ce récit, les dieux ont créé les espèces vivantes, mais ils ont laissé à Prométhée et Épiméthée le soin d'attribuer à chacune un élément propre à assurer sa survie. Épiméthée commence la distribution. Aux unes, il donne la force ; aux autres, la rapidité. À certaines, il accorde une grande taille ; à d'autres, une peau épaisse et recouverte de poils... Mais il distribue étourdiment toutes les protections. Quand vient son tour, l'homme se retrouve tout nu, sans couverture ni arme. C'est pour sauver cette espèce vulnérable que Prométhée intervient en dérobant le feu divin.

Prométhée, Épiméthée, Pandore

Les noms Prométhée et Épiméthée sont formés en grec sur le verbe qui signifie « réfléchir, comprendre », et dont est tiré le mot « mathématique ». Prométhée, le sage, l'avisé, est, au sens propre, « celui qui réfléchit avant » d'agir. En revanche, Épiméthée, l'imprudent, l'étourdi, est « celui qui réfléchit après » avoir agi, c'est-à-dire trop tard.

Pandore porte elle aussi un nom révélateur. En grec, *pan* signifie « tout » et *dôron*, « cadeau ». Elle est en effet un cadeau de tous les dieux qui ont pris part, de près ou de loin, à sa création : Héphaïstos l'a modelée, Athéna lui a appris à tisser, Aphrodite l'a parée et Hermès a mis dans son cœur le mensonge et la fourberie. Mais Pandore est aussi celle « qui donne tout », puisqu'elle apporte aux hommes la fécondité.

Du mythe est née une expression usuelle, qui mentionne « la boîte de Pandore », alors que le récit d'Hésiode parle d'une jarre ou d'un vase. « Ouvrir la boîte de Pandore », c'est commettre imprudemment une action aux conséquences imprévisibles, et qu'on aura à regretter. De même, l'adjectif « prométhéen » peut s'employer dans un contexte qui ne doit plus rien à la mythologie, pour caractériser ce qui relève d'un désir de se surpasser en défiant Dieu ou la nature.

- Si Prométhée est généralement perçu comme un bienfaiteur de l'espèce humaine, le mérite n'en revient certes pas à Hésiode. Celui-ci le présente tout au plus comme un ami maladroit, dont l'intervention met indirectement fin à l'âge d'or. Sa désobéissance n'est pas sacralisée et le terrible châtement infligé par Zeus paraît justifié. Dans la tragédie d'Eschyle, le héros apparaît sous un tout autre éclairage puisqu'il s'impose comme le père de la civilisation. Prométhée a offert un précieux cadeau aux hommes qui, avant de recevoir le feu, erraient, « semblables aux formes des songes [...] dans le désordre du hasard » (v. 448-450). Il peut à ce titre être considéré comme le véritable créateur de l'humanité. C'est bien ainsi que le présentent Ovide ou Juvénal, mais au sens propre, cette fois.

Témoin des rapports ambigus que l'homme entretient avec son propre savoir, Prométhée a pu être considéré comme celui qui a causé la perte de l'homme en lui apportant la connaissance. Tel est le jugement formulé par Jean-Jacques Rousseau dans le *Discours sur les sciences et les arts* (1750). Prométhée a été également assimilé à un apprenti sorcier. Il évoque Faust, qui défie le temps en passant un pacte avec Méphistophélès, ou Frankenstein, qui, de manière sacrilège,

entreprind de fabriquer un être humain. Le roman de Mary Shelley s'intitule d'ailleurs *Frankenstein ou le Prométhée moderne* (1818).

La sympathie que les romantiques portent aux damnés et aux proscrits (comme Satan ou Caïn) explique que Prométhée ait intéressé tour à tour Goethe (*Prométhée*, 1773 ; *Pandora*, 1808), Byron (*Prométhée*, 1816), Percy Shelley (*Prométhée délivré*, 1820) et Hugo, qui célèbre en lui un « libérateur enchaîné » (*Les Contemplations*, « Les Mages », 1856). Dans un long poème lyrique (*Prométhée*, 1838), Edgar Quinet tente une lecture chrétienne du mythe, qui fait du voleur de feu un « vrai prophète du Christ au sein de l'Antiquité grecque » — alors même que Nietzsche verra dans la tragédie d'Eschyle « un hymne à l'impiété » (*La Naissance de la tragédie*, 1872).

Dans un récit loufoque intitulé *Prométhée mal enchaîné* (1899), Gide transpose le mythe dans l'univers contemporain. Cette fois-ci l'aigle symbolise la conscience, dont Prométhée décide finalement de s'affranchir. Il fait donc préparer pour son dîner l'aigle qu'il nourrissait jusqu'alors de son foie : « Il me mangeait depuis assez longtemps », explique-t-il, « j'ai trouvé que c'était mon tour. »

Misogynie ?

Le rôle que joue Pandore dans le mythe grec rappelle celui qui est dévolu à Ève dans la Genèse. Certaines phrases des *Travaux et les Jours* d'Hésiode sont en effet très dures à son égard : « La race humaine vivait sur terre à l'abri des peines ; elle ne connaissait pas la fatigue ni les pénibles maladies qui apportent la mort aux hommes. Mais la femme, en soulevant le grand couvercle de la jarre, les dispersa à travers le monde et prépara d'amers chagrins pour les hommes. » Dans les deux récits, la première femme de l'humanité, incapable de résister à la tentation, se caractérise par sa désobéissance et sa curiosité.

Un second niveau de lecture invite toutefois à relativiser la misogynie grecque. Si Prométhée offre le feu aux hommes, Pandore leur apporte l'espoir et la fécondité, qui sont peut-être la même chose. Tous deux ont résisté, chacun à sa manière, au désir de Zeus de faire disparaître l'espèce humaine. Sans feu, celle-ci aurait dépéri ; sans descendance, elle se serait éteinte.